

et 20 centimes. Baisse d'un demi-point environ sur le 4 0/0 brésilien à 54 50 et sur le 5 0/0 à 63 5/8.

La Banque de France recule de 5 francs à 3,840; cela vous donne une idée de l'étroussée des fluctuations sur la cote des établissements de crédit. Moins-values de 5 francs sur le Lyon à 1,900 et le Nord à 2,105, et de 10 fr. sur l'Orléans à 1,810.

Le Suez est calme à 3,610. Au comptant, le Gaz gagne 12 francs à 4,277, les Voitures 6 francs à 675, l'Omnibus et la Cusenier 5 francs à 1,835 et 900. La Fives-Lille à 495 et les Chargeurs réunis à 1,200, sont faibles.

Les obligations du Panama sont actives, et en reprise. Le Rio est très-ferme à 776, la De Beers, calme à 676. Mines d'or incertaines.

Le Boursier.

LES THEATRES

Opéra : *La Burgonde*, opéra en quatre actes, de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, musique de M. Paul Vidal.

On a cherché longuement et laborieusement un titre pour l'ouvrage que l'Académie nationale de musique vient de représenter. Nous entendîmes parler successivement de *la Fin d'Attila*, du *Roi des Huns*, de *Gautier d'Aquitaine*, avec ou sans *h*; — le jour où l'on supprima l'*h* s'imagina-t-on sérieusement avoir trouvé? — Ce fut *la Burgonde* qui l'emporta, je ne sais trop pourquoi.

Je ne rappellerai pas ces hésitations, auxquelles je n'attachai aucune importance quand elles se produisirent, si, maintenant que je connais le poème de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, elles ne me semblaient assez significatives. En effet, le manque de décision remonte à la conception même de l'œuvre qu'un titre nettement indicateur eût trahie d'irréparable manière.

La Burgonde est à la fois un opéra historique, personnage historique il en fut, et un opéra légendaire, légendaire par son action empruntée à une des innombrables légendes qui ont fleuri en rameaux magnifiques autour du nom terrible d'Attila. Cet opéra historique tente-t-il la reconstitution d'une époque, d'un milieu de barbarie formidable et splendide? Nullement. Cet opéra légendaire s'essaye-t-il à dramatiser les mythes superbes du *Fléau de Dieu*, du *Maillet du monde*, qui font d'un homme, d'un sauvage, d'une brute, un être colossal, surnaturel et providentiel? Point du tout. Cet opéra, historique ou légendaire, peu importe, se réserve-t-il alors de donner la vie à quelque grande idée humaine, philosophique, sociale? Pas davantage. Cet opéra est donc, comme beaucoup d'autres opéras, un simple thème offert à l'abondance ou à la disette mélodiques du musicien — ce que je ne lui reprocherais pas d'ailleurs, en cas de réussite, car un bon opéra, malgré ce que le drame lyrique a de séduisant, de rationnel et, presque, de nécessaire, on vient bien de s'en apercevoir, n'est point méprisable, — mais, jetant en scène une des plus extraordinaires, des plus monstrueuses, des plus puissantes figures qui aient frappé notre imagination, la mettant au second plan d'un tableau de dimensions restreintes, de disposition usuelle, il en résulte une gêne que les auteurs ont été les premiers à éprouver lorsqu'il leur a fallu choisir un titre qui caractérisât l'œuvre dont j'ai à m'occuper en ce moment, l'opéra qui, hélas! n'est pas un bon opéra.

Laissant de côté les traditions latines, faites d'une sorte de symbolisme mystique extrêmement curieux, où le roi des Huns passe comme un sanglant Messie de douleur et de ruine, où apparaît, nimbée de lumière, la prophétesse Geneviève, qui sauva Paris; négligeant et les traditions hongroises, où Attila, patriarche, règne, ainsi qu'en une féerie d'Orient, sur un peuple de femmes qu'il augmente sans cesse, et les traditions asiatiques, qui ressemblent aux contes des *Mille et une Nuits*, les librettistes de *la Burgonde* ont pris au poème de *Walter d'Aquitaine*, et à un autre, tous deux appartenant à la tradition germanique, le sujet de leur pièce. Le scénario qu'ils ont établi en compliquant ce sujet, en lui enlevant beaucoup de sa rudesse primitive, nous montre d'abord, dans un campement sous les bois de l'Orléanais, Hagen de Worms, l'un des trois otages donnés à Attila par les peuples soumis à sa domination, refusant à Zerkan, l'écuyer du roi des Franks, qui vient lui apprendre la mort de son père, mort pour lui libératrice, d'aider les siens à s'affranchir du joug des Huns. Il aime Ilda la Burgonde, sa compagne de captivité, qu'aime aussi Gautier d'Aquitaine, otage comme lui, comme elle. Que Zerkan le seconde dans ses projets, qu'il le débarrasse de son rival, et Worms aura un nouveau roi. Mais Attila, qui aime également la Burgonde, oblige Hagen à partir, se réservant de surveiller Gautier, à qui Ilda accorde de tendres rendez-vous. Et nous les voyons tous deux se dire de douces choses et, en compagnie de la reine Pyrrha, qui voudrait bien ne pas être répudiée, préparer leur fuite. Caché derrière un arbre, Zerkan les écoute. Au milieu de la fête où l'on adore le Glaive-Dieu, où dansent les guerriers et les femmes, d'où s'échapperont Gautier et Ilda, il apparaît, déguisé en bouffon et Attila, avec une rare complaisance, lui offre le nœud de sa ceinture, lui offre le nœud de sa ceinture, lui offre le nœud de sa ceinture. Il n'en désire qu'une, la Burgonde, et elle n'est plus là. « Qu'on la poursuive et qu'on la retrouve, elle et son amant! hurle le roi furieux et désespéré. Un cavalier masqué, accourant, promet de les ramener si, à la remise des prisonniers, on lui donne l'épouse de son choix. Et, Attila ayant accepté, les fugitifs, arrêtés par la fatigue en un coin de campagne sur les bords de la Dordogne, sont repris et livrés au Roi, revenu en Pannonie, dans son palais de planches, par l'homme mystérieux qui n'est autre que le prince des Franks. Hagen réclame son dû: Ilda, qu'il aime et qu'il veut pour femme. Le Roi le chasse, garde la Burgonde et, lui remettant le Glaive-Dieu, qui la fait Reine, envoie Gautier au supplice. Celui-ci est sauvé par Hagen repentant, et Ilda ayant abattu Attila d'un coup de l'arme miraculeuse, les fidèles amants s'éloignent, protégés par le Glaive devant lequel les guerriers s'inclinent. Mourant, le roi des Huns défend de révéler jamais « que le fléau des hommes est tombé, frappé par une femme ».

Rapetissant tout, on devait nécessairement changer le Fléau de Dieu en fléau des hommes. Puisqu'il me faut aborder l'examen de la partition, je me demande (car je veux être juste) comment le com-

positeur aurait pu élargir un sujet à ce point rétréci. A différents titres, deux tableaux de son œuvre lui eussent cependant permis de montrer quelque grandeur, si ses librettistes s'y étaient pris autrement: celui du festin et celui de la halte dans la campagne. La terrifiante orgie bachique, si bien décrite par le poète de jadis et que j'attendais, je l'avoue, est remplacée par l'habituel ballet d'opéra, et l'émotion des deux jeunes êtres devant la nature, devant la liberté, si belle à exprimer, traduite d'abord par de vagues et languissantes cantilènes, aboutit à une « chanson du joli vannier », que vous entendez d'ici, n'est-ce pas? Vraiment, j'éprouve une tristesse à dire de sévères paroles à propos d'un ouvrage sur lequel nous fondions des espérances, mais il faut qu'elles soient dites et, les pensant, il y aurait malhonnêteté à les taire. Sans doute, et je le répète, le compositeur n'est pas directement responsable de notre déception, quoique l'on imagine difficilement un artiste travaillant sur un livret qu'il n'aurait pas approuvé et même inspiré. La musique dramatique ne saurait se passer, en aucun cas, de caractères nettement tracés, de personnages franchement dessinés, de situations hardiment exposées, d'humanité enfin, profonde et réelle, non de surface et de semblant. L'originalité appelle l'originalité et il n'est pas étonnant que les mélodies de *la Burgonde*, quand elles prennent une forme, ressemblent à beaucoup d'autres mélodies, qu'elles recherchent l'effet à l'aide d'artifices vocaux maintes fois employés; que la trame instrumentale de la partition, point symphonique, soit faite de pièces et de morceaux improvisés. Je ne veux pas insister et préfère me rappeler les meilleures parties de l'œuvre: certains passages de charme et de douceur, certains « coins » ingénieusement arrangés, un délicieux air de flûte au début des danses, amusantes par leurs modes exotiques, et tout ce qui, dans le dernier acte, se rapporte au Glaive, devenu agissant et significatif. Je désire aussi constater que *la Burgonde* a été chaleureusement accueillie, ce qui est bien naturel, car M. Paul Vidal, chef d'orchestre à l'Opéra, ne compte que des amis dans ce théâtre où on vient de le traiter comme l'enfant de la maison.

Les décors et les costumes sont, en effet, somptueux, et il ne tenait qu'à l'ouvrage lui-même que l'interprétation fût excellente. Là, il y a eu des surprises. M. Delmas, cet admirable tragédien lyrique, cet artiste de si haut rang, n'a rien fait du rôle d'Attila, probablement parce qu'il n'y avait rien à en faire, et il s'est contenté d'en accentuer l'allure conventionnelle et banale. Ce n'est point sa faute, je vous assure, s'il n'a pas été hier ce qu'il est ordinairement. Par contre, M. Alvarez, en Gautier d'Aquitaine, se tire d'affaire non sans vaillance, contraint le public d'applaudir les plus belles fanfares d'une voix reposée et mérite le succès qu'il voit partager également avec Mlle Bréval qui lui donne de son mieux la réplique. Mme Héglon, par ses amples notes graves, met vigoureusement et victorieusement en valeur les chants de la reine Pyrrha. M. Vaguet exagère trop son personnage et M. Noté est un traître très romantique. Je cite encore M. Bartet, qui parle à peine; Mlle Hirsch, la vraie triomphatrice de la soirée, qui danse si joliment, si spirituellement, et M. Taffanel, qui a dirigé l'exécution de *la Burgonde* tout comme l'auteur l'eût conduite s'il se fût trouvé au pupitre. Ceci est un compliment que devront se partager, dans le bon accord de leurs talents fraternels, les deux chefs d'orchestre.

Alfred Bruneau.

Nous publierons demain le compte rendu critique de notre collaborateur Henry Fouquier sur la réouverture de la Comédie-Parisienne.

LA SOIRÉE

Après le 2^e acte de *la Burgonde*, M. Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, accompagné de M. Roujon, directeur des beaux-arts, est venu sur la scène, comme il en a coutume, et, s'approchant de M. Paul Vidal, lui serra la main et lui dit :

— Je vous fais tous mes compliments pour le succès de votre belle œuvre si française (et il souligna avec insistance ce mot) et j'ai le plaisir de vous annoncer...

La fin de la phrase, dite sur un ton plus bas, échappa à mon oreille. Mais j'appris trente secondes plus tard que le jeune musicien de *Guernica* et de *la Burgonde*, serait, au 1^{er} janvier, décoré de la Légion d'honneur.

Les collaborateurs de Paul Vidal, ses directeurs, ses interprètes, ses camarades, qui avaient bien vite appris la nouvelle, s'en montraient sincèrement heureux. Paul Vidal est un homme aimé!

J'entendais dire :
— Demain, les wagnériens vont faire rage! L'opéra de Vidal peut marquer le commencement de la réaction attendue contre le despotisme de Wagner et de ses pâles imitateurs. Et ils vont faire flèche de tout bois, vous verrez ça!

On questionnait M. Gailhard à propos de l'article paru dans le *Times* d'hier matin, où il était question, pour sortir de l'impasse où se trouve le théâtre de Covent-Garden, à Londres, d'en confier à M. Gailhard la direction, concurremment avec celle de l'Opéra de Paris.

— Il faudrait pour cela l'autorisation du ministre, répondait Gailhard, à qui paraissait sourire cette combinaison, et le ministre ne me la donnera pas!

— Pourquoi pas? répondait un législateur. Vous nommeriez là-bas, pour vous suppléer, un directeur artistique pour notre Opéra parisien qu'on s'adressât à l'un de ses directeurs, comme au plus habile imprésario français, pour dénouer la situation difficile où se trouvent nos voisins!

Des applaudissements frénétiques nous arrivaient de la salle pendant le ballet du 2^e acte, où Mlle Hirsch danse un pas, extraordinaire d'agilité, de précision et de grâce.

— Tenez, disait un vieil abonné de l'Opéra en me montrant la fine ballerine, voilà la vraie étoile de l'Opéra!

Très joli, en vérité, ce divertissement où défille le pittoresque cortège des peuples soumis au roi des Huns: Javanaises, Indiennes, Afghanes, Kirgizes, Gothas, Ostrogothes, Bizantines, Italiotes, Cosaques, Hongroises, Chinoises, Mongoles, en costumes éclatants et si divers, dansant devant la tente du grand barbare.

Quand on appela les noms des auteurs, ils furent salués d'applaudissements et d'acclamations. Et le rideau définitivement tombé, dans l'ombre de la scène, je vis Paul Vidal serré dans des bras et rendant avec émotion les accolades nombreux.

Nous étions deux à regarder ce spectacle. Mon voisin, qui connaît la maison, dit :

— C'est un des rares ici qui n'aient que des amis!

Un Monsieur de l'Orchestre.